

## Le Peintre, l'Érudite et le Tableau

Victor Bennett a tout d'un gagnant. Lorsqu'il entre dans ce bar de Shanghai, c'est ce que tout le monde pense. Vêtu de son costume de travail, il irradie la réussite, attire les promotions et les augmentations de salaire. Il prend place au comptoir, l'alliance à son annulaire gauche, scintillant sous l'éclairage artificiel. Pourtant, Victor est comme une peinture : l'apparence est nette, mais des fissures se devinent sous la surface.

Quand sa femme le questionne, il répond qu'il est juste stressé, que c'est le boulot, que c'est normal avec un emploi aussi exigeant. Mais il est fait pour ça, pour mener. C'est ce qu'on lui a toujours répété. Et puis il a la vie de rêve, non ? Alors pourquoi cette impression douloureuse qu'il n'est pas là où il voudrait être ?

Une fois servi, il prend une longue gorgée de bière. Il aimerait pouvoir arracher tous ces regards d'approbation qui le suivent où qu'il aille. Il aimerait que, pour une fois, quelqu'un ouvre les yeux sur le mal-être qu'il est incapable d'exprimer. Il n'a pas les mots pour cela ; ce vocabulaire ne lui a jamais été enseigné. Pourtant, il est plurilingue, mais il ne sait pas comment nommer ce qui le tourmente.

Son regard s'accroche à une reproduction de l'œuvre d'Édouard Manet, *Le Bar aux Folies-Bergère*. Il a pensé à se remettre à la peinture. Il aimait ça, l'époque où il voyait encore la vie en couleur. Mais il n'a plus le temps pour ces futilités. Cela ne rapporte rien, ne paie pas les factures, ne nourrit pas la famille. C'est ce que son père lui a toujours répété, avec un sérieux glacial. Pour lui, un homme devait s'imposer, se faire respecter, s'élever. La peinture ne le lui permettrait jamais.

Parfois, il rêve d'une vie où les autres, leurs jugements et leurs attentes, ne l'auraient pas poussé vers cette voie monotone. Il imagine l'odeur de la peinture, le poids léger du pinceau entre ses doigts, les taches joyeuses sur ses mains. Une mélancolie puissante l'envahit, mais il la remplace aussitôt par la brûlure familière de l'alcool.

La sonnette du bar retentit et laisse entrer une nouvelle cliente. Des regards inquisiteurs se tournent vers elle, jugeant sans compassion son apparence négligée. Lorsqu'elle porte son verre de whisky à ses lèvres sèches, le monde entier semble secouer la tête de désapprobation. Mais One n'en a rien à faire. Ils peuvent la mépriser autant qu'ils veulent, ils ne connaîtront jamais toute l'histoire.

Quand One vient au monde, elle n'a déjà pas le choix. On lui donne un prénom qui lui colle à la peau : One. Douce et gracieuse, dit-on. Mais One n'a rien de doux. Elle parle fort, n'a pas froid aux yeux et ne supporte pas l'échec. À 5 ans, elle insiste pour jouer au ballon avec ses frères et, même si on l'ignore, elle persévère. À 18 ans, cette volonté lui ouvre l'accès à la prestigieuse université de

Shanghai. Malgré les critiques, elle franchit la barrière que tous disaient insurmontable.

À l'approche de la fin de ses études de médecine, elle apprend avec horreur qu'elle est enceinte. Lorsqu'elle annonce la nouvelle à Mouyang, l'homme qu'elle vient d'épouser, il est fou de joie. Pour la première fois de sa vie, One garde le silence. Elle sait que si elle avortait, Mouyang ne s'en remettrait jamais. Des sacrifices, elle en a déjà fait beaucoup, mais jamais elle n'a eu l'impression de perdre autant d'elle-même.

Contrainte de mettre ses études de côté, elle ne vit plus que pour cet enfant qui grandit en elle. Elle se sent comme un objet, un contenant, une machine qui s'éteint et se relance indéfiniment. Quand son mari rentre du travail, il n'a plus assez d'énergie à lui consacrer. Il lui caresse parfois le ventre avant de s'endormir, et c'est presque tout. Son corps change, prend une ampleur qu'elle ressent au plus profond de sa chair. Elle déteste son reflet, déteste être l'esclave du petit tyran installé dans ses entrailles, mais, par-dessus tout, elle déteste son apathie. Elle se sent vide, vide de sens, vide de vie.

L'enfant naît avec une semaine d'avance. C'est un miracle pour Mouyang. C'est le début de la fin pour One, épuisée jusqu'aux os. L'enfant fête maintenant son premier anniversaire. C'est une célébration pour Mouyang. C'est un jour comme les autres pour One, qui encaisse les remarques dégradantes de sa belle-famille. Le temps passe et rien ne change. Elle finit par accepter qu'elle ne retournera jamais à l'université. Mouyang le voulait. Selon lui, c'était le choix le plus sûr, le plus logique. Alors, une fois de plus, elle se tait.

Voilà ce qui l'amène ici. Voilà ce qui attire son regard vers cette peinture accrochée derrière le comptoir. Elle se sent comme cette femme au regard lointain, spectatrice de sa propre existence, sujet sans importance, muette, sans consistance. Elle croise le regard de l'homme assis à côté d'elle. Ils ne sont que deux inconnus aux trajectoires opposées. Pourtant, ils voient les cicatrices, les cris étouffés, les rêves envolés. Ils partagent une souffrance commune : celle d'une vie condamnée par une société qui peine à évoluer.

Dans ce vieux bar de Shanghai, où l'alcool se mêle aux larmes des malades de la vie, j'observe cet homme et cette femme dans le tableau que j'habite, mon expression maussade reflétant leur état d'esprit.

Malgré les progrès de ces dernières années, certains préjugés persistent et continuent d'entraver les individus. Pour lutter contre ces idées reçues, montrons aux enfants que leur genre n'est pas une prison. Apprenons-leur qu'il ne doit pas être une limite à leurs rêves. Cessons de nous diviser et avançons main dans la main vers un monde où être n'est pas une contrainte.